

CHAPITRE II

MARTHA FAIT L'AUTRUCHE

Martha se comportait comme une vraie baby-sitter. Après la sieste, elle vint les chercher pour les conduire à la plage. Les garçons se demandaient ce que serait son attitude quand ils se retrouveraient hors de la présence des grands-parents. Luc avait compris que ce qui excitait le plus la jeune fille, c'était d'être obligée d'obéir à leurs exigences.

Les cousins marchaient en silence sur la promenade longeant la mer, portant les affaires de plage et le parasol. Ils lorgnaient vers la jeune fille, essayant de capter sur son visage un changement d'expression. Mais elle restait imperturbable; un sourire poli se dessinait sur ses lèvres chaque fois qu'ils croisaient un visage connu.

Quand ils parvinrent à l'escalier de planches qui descendait sur la plage, elle leur fit signe de continuer. Charles et Luc échangèrent un signe muet: si Martha voulait retourner au même endroit que la veille, c'est

qu'elle avait envie qu'ils recommencent leurs jeux. Ils poursuivirent vers les dunes.

Ils descendirent sur la plage, et chacun retira ses sandales pour marcher pieds nus dans le sable. Ils gagnèrent sans échanger la moindre parole l'endroit isolé au milieu des tamaris. Comme la veille, il n'y avait personne dans leur coin. Ils installèrent leurs affaires au pied d'une dune et se baignèrent chacun de leur côté. De retour sur le sable, Martha se mit sur sa serviette pour se sécher au soleil. Charles s'était plongé dans la lecture d'une bande dessinée. Martha restait distante, et Luc était persuadé qu'elle avait honte de ce qui s'était passé la veille, et boudait. Luc prit un Bibi Fricotin dans son sac de plage. Mais très vite, son attention fut détournée par la croupe de Martha, qu'elle offrait au soleil. Il remarqua qu'elle avait mis un maillot échancré. Trempée par le bain de mer, l'étoffe moulait la forme de son cul. Luc comprit qu'elle avait fait exprès de mettre un slip aussi indécent. À sa façon de bomber les fesses en lisant, on comprenait qu'elle avait envie qu'ils l'obligent à jouer comme la veille.

Luc fit signe à Charles. Les deux galopins rapprochèrent leur serviette de celle de Martha, qui resta sans réaction. Appuyés sur les coudes, ils s'attablèrent autour de son plantureux derrière, comme pour un festin. Martha lisait, ou plutôt faisait semblant, car elle tournait les pages trop vite. Elle respirait en faisant du bruit, comme si elle manquait d'air.

Timidement, ils commencèrent par pincer les rondeurs pâles. Comme elle ne les repoussait pas, ils s'enhardirent et plantèrent avec plus de cruauté leurs doigts dans les masses charnues. Elle laissa échapper un sanglot en se tortillant de façon ridicule, comme pour faire semblant de leur échapper. Ils résistèrent en serrant plus fort les chairs élastiques, lui pétrissant le cul, comme des

boulangers qui « travaillent » la pâte. Sans se concerter, ils enfoncèrent leurs ongles, pour la faire pleurer ou l'obliger à supplier. Mais Martha demeurait muette, se contentant de pousser de petits hoquets qu'elle étouffait en mordant sa serviette. Luc eut envie de la marquer en imprimant avec ses ongles des marques rouges dans sa peau blême. Martha souffrait en silence, excitée par ce qu'ils lui faisaient subir. Rompant le silence, Charles, prenant sa voix de dur, commanda :

— Maintenant, tu te mets en tenue et en position.

Martha eut une secousse en entendant la voix de Charles donner des ordres avec des intonations éraillées, comme dans les films mal doublés. Le commandement avait claqué comme un coup de fouet ; un frisson agita Martha de l'échine à la nuque.

— Comme hier, tu fais l'autruche : le nez dans le sable et le cul en l'air.

Martha tenta une ultime dérobade, mais c'était de la comédie. Cette fois encore, son envie de se soumettre fut la plus forte. Elle referma son livre et se tourna en fronçant les sourcils :

— Foutez-moi la paix, dégoûtants !

Ils rirent avec insolence. Charles lui fit un pinçon tournant dans le gras des fesses.

— En vitesse !

— Pour ta peine, on va te trouer le cul, ajouta Luc.

Martha, qui avait pourtant assez de force pour les repousser, protesta d'une voix bêlante :

— Qu'est-ce que c'est : « trouer le cul » ?

Charles prit un air grave.

— C'est une punition.

— C'est le règlement. Si tu n'obéis pas assez vite, on te met un doigt dans le cul. Si la faute n'est pas trop grave, on le mouille dans ta fente.

— Sinon, c'est à sec.